

LE CINÉMA QUI

À l'heure de la multiplication des écrans numériques et du développement sans limite des réseaux dits "sociaux", il serait imprudent de sous-estimer le pouvoir du 7^e art. En particulier lorsqu'il s'intéresse, avec humour ou gravité selon les cas, aux questions sociales en sachant mettre l'humain et toutes ses richesses au cœur de la réflexion et des débats. De la protection de l'enfance aux invisibles en passant par les métiers du social, *Le Jas* vous propose ce mois-ci un détour par les salles obscures.

PAR CHRISTOPHE ROBERT

"L'art du cinéma consiste à s'approcher de la vérité des hommes, et non pas à raconter des histoires de plus en plus surprenantes", considérait Jean Renoir. Le réalisateur de *Partie de campagne*, *Les Bas-fonds* ou encore *La Grande illusion*, avait sans aucun doute raison. Car c'est bien lorsqu'il parvient à incarner au plus près la nature humaine que le 7^e art nous touche, nous bouleverse parfois, et qu'il peut même provoquer des prises de conscience collectives. Ceci est encore plus vrai lorsque le grand écran s'intéresse aux questions qui constituent le quotidien des acteurs sociaux.

PROTECTION DE L'ENFANCE SUR GRAND ÉCRAN

Il y a un peu plus de 10 ans, Maïwèn et Emmanuelle Bercot jetaient un pavé dans la mare avec leur film *Polisse*. Ce long métrage était alors parvenu à sensibiliser le grand public sur la maltraitance et les sévices subis par les mineurs. Récompensé par le Prix du jury au Festival de Cannes et par deux César, ce film nous plongeait dans le quotidien des policiers de la brigade

de protection des mineurs de Paris. Quelques années plus tard, Emmanuelle Bercot revenait sous le feu des projecteurs avec un autre film, *La Tête Haute*, présenté en ouverture du Festival de Cannes en 2015. Ici encore, c'est la question de la protection de l'enfance, en particulier au travers de ses rouages institutionnels, qui était au cœur d'une histoire relatant le parcours éducatif du jeune Malony, de ses 6 ans jusqu'à ses 18 ans. Étaient alors mis à l'honneur une juge des enfants, incarnée par Catherine Deneuve, ainsi qu'un éducateur interprété par Benoît Magimel. Invitée lors des 8^e Assises de la Protection de l'enfance, la réalisatrice n'avait pas caché son souhait, avec ce long métrage, de rendre un vibrant hommage aux professionnels de la protection de l'enfance. "J'ai fait un long travail d'enquête pour préparer ce film et j'ai été passionnée par ça, ces métiers, cet univers-là et par l'humanité qui y circule. J'ai été saisie par la qualité des gens qui travaillent pour la justice des mineurs. J'ai pris la mesure de leur foi en l'être humain, de leur dévouement... ce qui demande des qualités humaines exceptionnelles. Je serais pour ma part bien incapable de réaliser ce qu'ils font !", nous confiait alors Emmanuelle Bercot (lire *Bulletin de la Protection de l'Enfance*, juin-octobre 2015). Et d'ajouter : "Le grand public sait très peu de choses d'eux et ils n'ont pas la reconnaissance qu'ils méritent ; l'une des missions du film est donc de leur rendre hommage".

Tout récemment, c'est le film *Placés* qui vient de mettre



NOUS PARLE



© Luc Roux / Les films du kiosque

En 2015, dans *La Tête haute*, Emmanuelle Bercot rendait hommage au travail des éducateurs judiciaires. Yann (interprété par Benoît Magimel) y accompagnait le jeune Malony (joué par Rod Paradot).

à l'honneur les professionnels de la protection de l'enfance. Ce film réalisé par Nessim Chikhaoui (lire entretien pages 20-21) raconte l'histoire d'Elias qui, faute d'avoir pensé à présenter sa carte d'identité pour passer le concours d'entrée à Sciences Po, décide finalement de devenir éducateur dans une Maison d'enfants à caractère social (MECS). Le réalisateur sait d'autant mieux de

quoi il parle qu'il a lui-même été éducateur en MECS durant sept années à Draveil, avant d'exercer pendant trois ans en AEMO (Aide éducative en milieu ouvert). "Beaucoup de situations du film sont réelles et vécues, d'autres romancées. C'est important pour moi de montrer cet aspect du métier, qu'on ne voit pas forcément dans tous les documentaires", témoigne Nessim Chikhaoui.



© Gilles Perret / Les 400 coups 001

Car l'ancien éducateur devenu cinéaste est resté très engagé. "Pour un placement d'enfant à mon époque l'État versait 136 € par jour ; dans le privé, on va réduire les dépenses et prendre l'argent. C'est un peu de la sous-traitance. L'État se décharge de tout ça, ce n'est pas normal", estime-t-il aujourd'hui.

LA TÉLÉ SUIT LA VOIE

Parfois, c'est aussi le petit écran qui s'empare du thème de la protection de l'enfance, à l'instar du téléfilm *M'abandonne pas*. Cette fiction, réalisée par Didier Bivel, relate l'histoire d'Achille, 13 ans, qui vit depuis dix ans dans une famille d'accueil. Il y est très heureux et obtient de bons résultats scolaires. Jusqu'au jour où les services sociaux souhaitent l'envoyer dans un nouveau foyer en raison de l'âge avancé du couple qui l'a accueilli. Le spectateur découvre alors la réalité de tout ce qui constitue aujourd'hui le quotidien de bien des acteurs sociaux : incompréhension de Romain, l'éducateur qui suit Achille, tentative de récupération de la garde de l'enfant par sa mère biologique, refus de l'administration...

Difficile de ne pas mentionner également un autre film diffusé sur petit écran, *L'Enfant de personne*. Réalisé par Isker Akim, ce téléfilm retrace l'histoire de Lyes Louffok à partir du récit qu'il a fait de son enfance en famille d'accueil et en établissement, dans un livre ayant pour titre *Dans l'enfer des foyers, moi, Lyes, enfant de personne* (Flammarion, 2014). Une réalisation qui a remporté le Prix Europa 2021 de la meilleure fiction européenne. "Le film vient mettre en lumière toutes les problématiques systémiques de l'aide sociale à l'enfance", explique aujourd'hui l'auteur militant avant de justifier sa démarche : "Avant tout, ce qui a motivé mon engagement, c'est vraiment le fait de voir que personne ne s'intéressait à nous dans ce pays". Selon Lyes Louffok surtout, "le fait de faire jouer des enfants placés et non professionnels pour incarner les enfants dans le film était un objectif politique. Lorsque l'on traite de la problématique des enfants placés, il faut le faire avec eux. Cela avait bien plus de sens de faire jouer des enfants concernés par ces problématiques, car ils peuvent apporter leur propre expertise".



Sorti en octobre dernier, le film *Debout les femmes !* met à l'honneur toutes ces femmes qui exercent un métier "du lien et du soin".

INVISIBLES À L'HONNEUR

Par-delà la question de la protection de l'enfance, c'est plus largement les "métiers du social" que certains réalisateurs n'hésitent pas à mettre en valeur sur grand écran. Quitte à ne pas hésiter parfois à bousculer les idées reçues. Ainsi, c'est un réalisateur autodidacte qui, après *Merci Patron !*, sorti en 2016, et *J'veux du soleil* en 2019, a tenu à porter son propre regard sur les métiers du social. Journaliste de formation et aujourd'hui député de la France insoumise, François Ruffin a ainsi récemment récidivé dans les salles obscures avec *Debout les femmes !*, documentaire coréalisé avec Gilles Perret et sorti en octobre dernier. Présenté comme un "road movie parlementaire", ce documentaire vient nous alerter sur la précarité de ces femmes qui occupent un métier dit "du lien et du soin". L'occasion surtout de découvrir la réalité du quotidien de Sabrina, Isabelle, Delphine, Sylvie, Annie, Assia, Hayat, Laetitia, Hani, Salimata, Céleste, Fatima, Géraldine, Corinne, Marie-Laure... femmes de ménage, auxiliaires de vie, accompagnantes des élèves en situation de handicap. Ensemble, ces "invisibles du soin et du lien" traversent les épisodes du confinement et du couvre-feu, partagent

leurs rires, leurs larmes et leur colère mais aussi leurs espoirs. Ces femmes iront même jusqu'à la tribune de l'Hémicycle pour que ces travailleuses soient enfin reconnues, dans leur statut, dans leurs revenus. "Je pense que ce film participe à alléger la souffrance que ressentent ces femmes à être invisibilisées. Il fait en sorte qu'elles se disent : Je ne suis pas rien dans cette société. Il y a des gens qui parlent pour moi", explique François Ruffin. Mais le parlementaire-réalisateur ne compte pas se contenter d'un documentaire passif. Il porte en effet l'espoir que son film puisse susciter une réelle prise de conscience collective. Ainsi, selon François Ruffin, "ce qu'on réussit dans le film, à l'échelle de quelques individus, doit désormais se produire à l'échelle de la société. J'espère qu'un autre mouvement populaire naîtra après ce film".

C'est parfois sur un ton plus léger, au travers de comédies notamment, que le 7^e art sait encore rendre hommage aux métiers du social. À l'exemple du film *Les Invisibles*, réalisé par Louis-Julien Petit et sorti en 2018. Sont ici mises en scène des travailleuses sociales qui décident de faire preuve de désobéissance civile suite à l'annonce de la fermeture d'un centre d'accueil de jour pour femmes sans-abri. Un centre jugé superflu par la municipalité qui ne souhaite plus "continuer à dépenser sans résultat"... L'occasion de rencontrer des personnages originaux comme Chantal, ancienne détenue devenue un modèle de réinsertion. Particularité de ce film, dont l'histoire est tirée du livre de Claire Lajeunie *Sur la route des invisibles*, plusieurs de ses personnages sont incarnés à l'écran par des actrices non professionnelles ayant réellement connu la rue. "J'ai eu envie de faire un film solaire et porteur d'espoir dont le coeur serait le groupe, la cohésion et l'entraide face à l'adversité", explique Louis-Julien Petit, qui confie avoir voulu "plonger le spectateur dans le milieu de la grande précarité par le biais de situations drôles et émouvantes, sans jamais éluder la réalité dramatique dont il est question". Avec cette volonté du cinéaste d'avoir choisi "Thumour comme bouclier", ce film a séduit plus de 1,5 million de spectateurs en l'espace de 16 semaines. Il a surtout conduit à la création d'une association baptisée "Les femmes invisibles" qui vient depuis en aide aux femmes et aux familles en situation de précarité (pour en savoir plus, voir www.lesfemmesinvisibles.fr).

Ainsi, si le cinéma à dimension "sociale" ne date pas d'hier, notamment depuis *Les Raisins de la colère* de John Ford en 1940, force est de reconnaître qu'il a su se renouveler au fil des années pour parvenir

“MONTRER UNE FACETTE POSITIVE DE NOS MÉTIERS”

À l’occasion de la sortie du film *Placés*, dans les salles depuis le 12 janvier, *Le Jas* a souhaité rencontrer Nessim Chikhaoui, réalisateur, et Matthieu Tarot, son producteur. Ils nous expliquent leur démarche et la genèse de ce film qui met à l’honneur la protection de l’enfance telle que la vivent au quotidien les acteurs sociaux.



© Action Sociale

Nessim Chikhaoui (au centre), réalisateur de *Placés* et Matthieu Tarot, producteur du film (à gauche), reçoivent Karine Senghor, directrice déléguée du *Jas*, et Kevin Nectoux, journaliste.

Le Jas : Pourquoi avoir souhaité faire ce film ?

Nessim Chikhaoui : J’ai été éducateur spécialisé pendant 10 ans. Ces années, notamment celles passées en maison d’enfants à caractère social, ont sans doute été les plus belles de ma vie. Car c’est un métier que l’on fait avec son cœur et ses émotions et où l’on donne de sa personne. On transmet nos valeurs et j’ai grandi avec ces valeurs. En étant avec ces jeunes, dès 22 ans, on devient plus vite adulte. Ces ados nous font grandir. J’ai surtout retenu les bons côtés de cette expérience. C’est pourquoi j’ai voulu montrer une autre facette plus positive du métier d’éducateur que ce que l’on peut voir dans certains autres films ou reportages. Maintenant que l’on a montré les dérives, il me semblait qu’il était devenu aussi important

de donner à d’autres l’envie de faire ce métier. Je pense aussi qu’il faut arrêter de montrer des caricatures quand on parle des banlieues. J’ai rencontré Matthieu avec qui on échangeait sur nos projets, et songeais déjà à faire quelque chose entre *Polisse* et *Nos jours heureux*. Matthieu m’a poussé à insister sur le fait de montrer ce qu’est aujourd’hui le métier d’éducateur dans la réalité. Notre film a été co-écrit avec Hélène Filaire qui a aussi beaucoup apporté au scénario. Il s’agit là d’une très belle rencontre humaine et artistique. On s’est très vite retrouvé et compris avec Mathieu dans cet univers ouvert et humain.

Matthieu Tarot : Quand Nessim est venu me voir avec son premier projet, je me suis dit qu’il devait mettre à profit son côté solaire et son énergie.

C'est là que je lui ai demandé quel avait été son parcours et qu'il m'a dit qu'il avait été éducateur. Tout est parti de là, vouloir explorer un univers que je connaissais mal et qui m'intéressait pour faire un film pédagogique auprès des spectateurs. J'avais déjà eu l'occasion de faire un autre film pour expliquer ce qu'est un magistrat, *L'Hermine*. Ce film avait aussi une vertu pédagogique et je sais qu'il a contribué à révéler des vocations. J'aimerais que le film de Nessim puisse avoir le même effet et qu'il contribue, pourquoi pas, à déclencher aussi au sein du public des vocations pour le métier d'éducateur. Ce film résulte avant tout de rencontres, et surtout de la volonté de tendre la main à l'autre. C'est d'ailleurs le rôle d'un producteur quand il s'engage pour un film. C'est une aventure au long cours. L'humain est prioritaire et j'étais sûr qu'il y avait une bonne raison de faire un bout de chemin avec Nassim grâce à ce film. Car au cœur de tout cela, c'est finalement la sincérité qui compte le plus. Quand on aborde un tel sujet, il faut y aller avec ses tripes.

Le Jas : quels ont été vos premiers retours sur ce film ?

Matthieu Tarot : Dans ce film, on suit le parcours d'un jeune pour découvrir ce qu'est vraiment le métier d'éducateur. Nous avons eu l'occasion de présenter *Placés* en avant-première dans plusieurs salles, en peu partout en France, lors de projections suivies d'échanges avec les spectateurs. On s'est vite rendu compte que de nombreuses personnes du public, directement concernées par le sujet, nous témoignaient de la réalité des personnages mis à l'écran. Plusieurs spectateurs, et pas seulement des jeunes d'ailleurs, sont venus nous voir pour nous dire qu'ils se reconnaissaient totalement dans tel ou tel personnage. C'est incroyable de voir à quel point les jeunes apprécient et comprennent ce film. L'un d'entre eux m'a même

confié à l'issue d'une projection : "Je suis fier d'être ce que je suis aujourd'hui car c'est un film qui va nous servir de porte-drapeaux en parlant de nous".

Nessim Chikhaoui : Comme le disait l'abbé Pierre, "on ne pleure pas sur des chiffres, on pleure sur des visages". C'était cela aussi l'idée de faire ce film en humanisant les personnages comme ils sont dans la vraie vie. Nous avons eu quelques retours de référents ASE qui craignaient que ce film soit critique à leur égard. Mais tel n'est pas du tout l'objectif de ce long métrage qui ne traite que les rapports entre les éducateurs et les jeunes, même s'il pointe quelques dysfonctionnements de notre système. Je pense notamment à l'échec des contrats jeunes majeurs. J'aimerais surtout que ce film puisse susciter des envies de devenir éducateur. On a d'ailleurs déjà eu quelques retours en ce sens.

Le Jas : Pourquoi avoir choisi de traiter ce thème de manière positive ?

Nessim Chikhaoui : Nous sommes dans une période telle que les spectateurs n'ont pas envie de se déplacer au cinéma pour ressentir de la culpabilité. Il y a un film qui a un parcours tout à fait singulier, je pense à *Demain* qui est devenu un film de proximité en étant projeté dans de nombreuses villes. Ce film est volontairement à tonalité positive et c'est cela que nous pensons avoir réussi à faire avec le nôtre.

Matthieu Tarot : Au cinéma, traiter un thème de manière positive ne se prête pas à tous les sujets. Ici, l'idée était de réaliser un film "feel-good" sur un sujet social important, avec du fond et du sens surtout. Rien ne vaut un film contagieux dès sa sortie grâce au bouche-à-oreille !

aujourd'hui à séduire un large public. Son essor connaît même désormais une nouvelle reconnaissance avec la mise en place du Festival du Film social porté par l'association la 25^e image (voir <https://festivalfilmsocial.fr>). Ce festival, qui organisait sa 3^e édition en octobre dernier, vise clairement à "assurer la promotion du travail social et de l'intervention sociale, au travers de

la diffusion de films de qualité professionnelle sur les publics concernés par l'intervention sociale et les pratiques professionnelles", explique-t-on à l'association. Toute la richesse de cette démarche se résume en quelques mots : "rendre visibles les invisibles en mettant en valeur leur singularité qui fait toute leur humanité". C'est aussi cela le cinéma qu'on aime.■